

A cette question fondamentale pour tout écrivain, à laquelle Proust choisit de répondre : « La vie d'abord et la littérature ensuite », Mme de Sévigné apporte un traitement singulier. A partir d'un événement simple, sa séparation d'avec sa fille, elle ne vivra plus que pour écrire ce vécu, si bien qu'il lui deviendra impossible de savoir si sa vie n'est pas littérature – ou plutôt écriture – ou si cette écriture, cette littérature ne lui tient pas lieu de vie. Tout dans son existence semblait, en tout cas, la pousser vers cette écriture, lieu à la fois de détachement et de coïncidence à soi-même. La littérature la cerne de tous côtés : elle est la petite fille de Jeanne de Chantal, auteur d'admirables lettres spirituelles ; elle sait que l'esprit est un apanage des Rabutin – on dit de son temps « rabutiner », comme on dira un jour « marivauder ».



Son cousin Bussy se veut écrivain, historien, mémorialiste, moraliste. Son cousin Coulanges est poète et chansonnier. Mme de la Fayette, La Rochefoucauld, le cardinal de Retz sont au nombre de ses meilleurs amis. Comment aurait-elle pu échapper à la littérature ?

Marie de Rabutin Chantal est née à Paris en 1626. Par son père, elle appartient à une très ancienne et noble famille bourguignonne. Sa famille maternelle, les Coulanges, s'est enrichie dans les finances. Elle sera orpheline de bonne heure. Son père meurt en 1627 au siège de la Rochelle ; sa mère, en 1632 : elle a 6 ans. Elle n'aura pourtant de son enfance que des souvenirs heureux, reçoit une éducation brillante chez les Coulanges et épousera en 1644 Henri de Sévigné, de bonne noblesse bretonne, séduisant mais querelleur et volage. En 1646 elle donne naissance à Françoise Marguerite et en 1648 à Charles. Henri meurt en 1651, suite à un duel lié à une liaison avec « la belle Lolo ». Veuve à 26 ans, elle ne se laisse pas aller ; une partie de sa fortune a été préservée grâce à son oncle l'abbé de Coulanges dit « Le Bien Bon » qui lui servira désormais d'homme d'affaires. Elle demeure dans le Marais, très entourée par des poètes comme Ménage et Marigny. Elle est aussi proche de la Cour et des salons. Melle de Scudéry tracera d'elle dans « Clélie » un portrait fort séduisant sous le nom de la princesse Clarinte. En 1661, après l'arrestation de Fouquet chez qui la jeune femme a connu La Fontaine et Corneille, on découvre dans les papiers du surintendant des lettres que Louis 14 lit et trouve très « plaisantes ». En 1665 Bussy Rabutin, dans « L'histoire amoureuse des Gaules », fera un portrait très dur de sa cousine, suite à un refus de prêt de la part de celle-ci. Une longue querelle s'installera à l'allure de joute oratoire, permettant aussi à la Marquise de développer les gammes de l'art de la correspondance qui s'épanouira surtout après une séparation forcée d'avec sa fille devenue l'épouse du Comte de Grignan, nommé lieutenant général du Roi en Provence. C'est le début d'une longue correspondance dont nous ne connaissons que les lettres de la mère.



Désormais la vie de la Marquise sera marquée par une série de séparations et de retrouvailles, de séjours à Grignan ou sur ses terres aux Rochers en Bretagne avec son fils mais aussi d'observations de la vie de la Cour à Paris ou à Versailles. Elle ne manquera pas d'en écrire les « potins » dans de savoureuses Lettres, comme pour raconter le mariage de La Grande Mademoiselle ou le suicide du cuisinier Vatel. Malgré les grands moments de tristesse et même de dépression parfois, Mme de Sévigné vivra des moments heureux en famille, tout en cultivant sa soif de piété et d'amour de Dieu.

Elle mourra dans une relative sérénité en 1696 durant un ultime séjour à Grignan, laissant un grand testament littéraire à ses descendants.

Ces Lettres constituent un ouvrage involontaire. La Marquise n'avait jamais pensé écrire pour être lue par tous, lisant seulement certaines d'entre ses Lettres dans des salons. C'est son cousin, en 1680, qui avait songé joindre quelques réponses de sa cousine aux siennes pour prouver au roi combien les Rabutin ont d'esprit. La Marquise s'en étant inquiétée, il lui avait répondu : « *Je n'ai pas touché à vos Lettres, Madame, Le Brun ne toucherait pas à un ouvrage du Titien !* » L'autrice se souciait surtout à l'époque d'être reconnue dans des cercles choisis et non du grand public. « *Il faut, disait-elle, un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'accommoder de mes Lettres.* »

L'histoire des Lettres, à partir du moment où elles sortent des coffres de Grignan après sa mort, est un vrai roman policier. Elle est due surtout à la volonté du cousin Bussy, à sa petite fille : Mme de Simiane et à sa fille Françoise qui avait conservé toutes les lettres de sa mère, contrairement aux siennes ! Une édition de 1726 fait apparaître la mère passionnée : 614 lettres sont imprimées. En 1878, deux volumes d'inédits seront publiés, suite à la découverte d'une copie dite « Le Capmas ».

L'ensemble corrigé ne devait être connu du grand public qu'en 1953 après la première édition de la Pléiade et, depuis 1978, on dispose, grâce à Roger Duchêne, d'un texte vraiment critique, le plus près possible de la réalité d'origine.



De son temps, c'est la femme d'esprit, la femme du monde brillante dont ses contemporains ont fait l'éloge. Au 18^e siècle, les Lettres deviennent un modèle de civilité accomplie. Voltaire sera toutefois un peu dur en écrivant : « *Mme de Sévigné est la première personne de son siècle pour le style épistolaire et surtout pour conter des bagatelles avec grâce.* » Ce n'est pourtant qu'au 19^e siècle que l'œuvre sera vraiment considérée. Lamartine dira : « *Les chefs d'œuvre de l'esprit humain cèdent le pas à cette conversation éternelle.* » Mais on continue de voir en elle une admirable diseuse de riens. Enfin, au 20^e siècle, on reconnaît un vrai talent et une annonce de la sensibilité littéraire moderne. Proust admire le « sensualisme » de l'écriture et Virginia Woolf dira : « *Cette grande dame, cette robuste et féconde épistolière qui, à notre époque, aurait sans doute été un romancier parmi les plus grands, prend plus de place aujourd'hui dans la conscience vivante des lecteurs que toute autre personne de son époque.* »



Très bel hommage qui nous touche d'autant plus en cette année 2026 où l'on s'apprête à commémorer – surtout à Grignan cet été – les 400 ans de la naissance de notre Marquise bien aimée !

Catherine SIEMONS,
agrégée de Lettres Modernes

